

## La L.N.I. vs le bleu-blanc-rouge

Pierre Lavoie and Paul Lefebvre

---

Number 20 (3), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28956ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lavoie, P. & Lefebvre, P. (1981). La L.N.I. vs le bleu-blanc-rouge. *Jeu*, (20), 91–102.

## la l.n.i. vs le bleu-blanc-rouge\*

Pendant cinq semaines, du 20 avril au 27 mai 1981, vingt-deux personnes ont présenté un spectacle d'improvisation théâtrale en France, à raison de cinq soirs par semaine, et ont rencontré des improvisateurs français dans le cadre des matchs de la Ligue Nationale d'Improvisation (L.N.I.).

Une tournée n'est jamais un événement banal en soi, mais l'ampleur de celle-ci et son caractère particulier — on connaît les réticences françaises devant l'improvisation en tant que spectacle — méritent qu'on s'y attarde, d'autant plus que la L.N.I. est devenue après quatre ans d'existence un phénomène important au Québec et risque de le devenir en France aussi, si on en juge par le succès remporté auprès du public français.

Plus de 11 000 spectateurs ayant assisté aux vingt représentations de la saison dernière, les organisateurs de ce jeu théâtral ont senti le besoin de le confronter à un public qui en ignore toutes les règles et l'assise sociale, pour s'assurer de sa portée universelle... (Ce doute bien québécois n'est pas sans rappeler le cas de l'oeuvre de Michel Tremblay que plusieurs qualifiaient de trop régionaliste pour pouvoir être exportée.) Un autre facteur déterminant dans la mise sur pied de cette tournée consistait à rencontrer dans le cadre d'un spectacle d'improvisation des comédiens étrangers, formés différemment et avec un univers social et mental autre. Il s'agissait aussi d'éprouver les facultés de l'imaginaire des improvisateurs, leur résistance physique et mentale à improviser cinq soirs consécutifs<sup>1</sup>, devant un public inconnu, dans des villes différentes, en somme de vérifier les limites de l'improvisation comme spectacle.

Deux pré-tournées ont précédé cette tournée. Yvon Leduc, l'un des créateurs de la L.N.I. avec Robert Gravel et Jean-Pierre Gravel en 1977, effectua en octobre 1980 un premier voyage de quinze jours en France, en Belgique et en Suisse pour rencontrer des directeurs de théâtre et tenter de leur vendre l'idée de ce spectacle.

\*Cet article a été rédigé d'après les commentaires du comité organisateur de la tournée (Suzanne Girard, Robert Gravel, Anne-Marie Laprade et Yvon Leduc), lors d'une entrevue réalisée le 14 juillet 1981) et d'après le *Rapport de la tournée européenne du Théâtre de la Ligue Nationale d'Improvisation de Montréal* rédigé par Yvon Leduc pour le ministère des Affaires extérieures du Canada. Une entrevue réalisée avec Diane Toupin, spectatrice québécoise de la tournée, nous a permis de compléter ces sources, ainsi que les statistiques compilées par Jean-Marc Lavergne.

1. Pendant cette tournée, la plupart des comédiens auront joué plus de matchs et d'improvisations que dans trois saisons régulières. Seul le Grand Cirque Ordinaire, avec *la Stépette impossible*, avait tenté de présenter un spectacle d'improvisation pendant plusieurs soirées consécutives.



Le groupe de la L.N.I. en tournée en France.

Pour diverses raisons (difficultés d'insérer le spectacle dans les saisons déjà prévues, manque d'interlocuteurs, peur du risque financier que représentait l'achat de ce spectacle inconnu et imprévisible), seule la France se montra intéressée à accueillir la L.N.I. En février 1981, un second séjour en France permit à Yvon Leduc de préciser l'itinéraire de la tournée. Encore là, certains théâtres se désistèrent, tels le Théâtre National de Strasbourg et le Théâtre de l'Est Parisien qui étaient intéressés par la relation de ce spectacle avec le sport, mais inquiets de sa «portée démagogique». Mis à part le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, dirigé par Gabriel Garran et situé en banlieue parisienne, et Avignon, la plupart des autres lieux théâtraux où évolua la L.N.I. étaient des centres culturels, situés dans des banlieues ouvrières.

Le risque était double: d'une part, pour les hôtes qui ont dû déboursier environ 3 000\$ par représentation et qui ignoraient la réaction éventuelle de leur public — lorsqu'ils en connaissaient la composition —, et d'autre part, pour les comédiens qui devaient affronter des publics peu habitués à ce qu'on leur présente des spectacles expérimentaux — au surplus étrangers —, public mouvant, populaire et parfois indiscipliné.

Le budget total de cette tournée s'élève à 160 000\$: 100 000\$ du ministère des Affaires extérieures du Canada et 60 000\$ provenant de la vente des vingt-deux représentations<sup>2</sup>. Même s'il s'agit d'une somme importante à première vue, n'oublions pas l'ampleur de cette tournée: vingt-deux comédiens, six villes du sud au nord de la France, cinq semaines. Ce n'est guère plus que le budget de production d'un spectacle de certaines compagnies théâtrales québécoises...

Parmi la centaine de comédiens ayant participé à la L.N.I. depuis quatre saisons, qui

2. Du côté de Québec, pas un sou, même si la L.N.I. fut identifiée et perçue comme québécoise. Pour être inscrite au fichier du spectacle, il faut assurer l'exclusivité à Québec, ce qui aurait signifié l'obtention maximale d'un budget de 30 à 40 000\$. Une fois de plus, les intervenants culturels font les frais d'un débat politique stérile et sans issue.



formerait le noyau requis pour constituer deux équipes composées chacune de six femmes et six hommes? Deux critères furent déterminants pour opérer cette sélection: avoir participé à la saison 1980 et l'ancienneté. Pour les deux ou trois cas où le critère de l'ancienneté ne put trancher, les organisateurs se basèrent sur la capacité du joueur à présenter un style de jeu différent de celui des autres et sur son aptitude à vivre avec le groupe.

Les comédiens et comédiennes choisies furent donc, par ordre alphabétique: Normand Brathwaite, Yves Desgagnés, Michèle Deslauriers, Johanne Fontaine, Jocelyne Goyette, Robert Gravel, Claude Laroche, Marcel Leboeuf, Jacques L'Heureux, Hélène Mercier, Diane Miljours et Francine Ruel. André Lacoste, l'organiste attiré du spectacle, participa à quatre matchs et Mireille Deyglun à deux. Pierre-Jean Cuillerier et André Melançon faisaient office d'entraîneurs pour ces deux équipes, Pierre Martineau de maître de cérémonie, Yvan Ponton d'arbitre en chef (Francine Ruel arbitra les deux dernières parties), Yvon Leduc et Jean-Marc Lavergne d'assistants-arbitres (doublé d'un statisticien pour ce dernier). Suzanne Girard et Anne-Marie Laprade assumaient les tâches de régie, le tout sous la supervision du comité organisateur de la tournée formé des régisseuses, de Robert Gravel et Yvon Leduc<sup>3</sup>.

«Avec leur santé insolente et leur humour sans complexe, les Québécois vont donner la migraine aux intellectuels torturés qui montent la garde sur les scènes du vieux monde. Associer le sport et le théâtre, est-ce donc une idée si saugrenue?» (Janick Arbois-Charrier, *Télérama*, Paris, 16 mai 1981.)

L'itinéraire de la tournée débute avec la ville de Mérignac, riche ville industrielle, aéroportuaire, à dix minutes de Bordeaux, la métropole économique du sud-ouest de la France. La salle La Glacière de l'Office socio-culturel de Mérignac, d'une capacité de 300 places, est une réplique exacte de la salle La Polonaise située sur la rue Prince-Arthur à Montréal. Une bonne publicité est faite à Mérignac, mais pas du tout à Bordeaux. Le coût du billet est de vingt francs, environ quatre dollars. Quatre rencontres auront lieu à Mérignac, les 21, 22, 23 et 24 avril. Environ soixante-quinze personnes composent l'assistance (parents et amis des organisateurs surtout) lors de la première représentation. Le public pour les trois autres matchs passera de 150 à 200 puis à 350 personnes pour le dernier soir. Des ateliers ont lieu pendant les trois dernières journées afin de préparer la rencontre sur la «glace» avec des comédiens français.

Les 28 et 29 avril, le groupe est à Marseille, au Théâtre du Merlan. Le centre culturel du Merlan est situé dans un centre commercial et dans un quartier de travailleurs arabes — qui ne vont pas au théâtre d'ailleurs. Même s'il y a absence de publicité, une centaine de spectateurs assisteront au premier match grâce au travail effectué par Jean-Pierre Morin du Consulat canadien à Marseille qui est même allé jusqu'à vendre des billets. La salle, semblable à celle du Port-Royal de la Place des Arts, ne convient guère à la L.N.I. De nombreux problèmes techniques ralentissent le déroulement du spectacle et en diminuent l'intérêt.

La deuxième soirée attirera près de deux cents personnes et verra la mise au point

3. Pour les friands de statistiques, 220 improvisations furent jouées au cours des vingt-deux parties: 159 mixtes (72%) et 61 comparées (28%). 91 pénalités furent décernées (quatre par match environ).

de la «formule Marseille». Deux équipes françaises sont prêtes à rencontrer les comédiens québécois: le Mini-Théâtre de Maurice Vinçon, de Marseille, et l'I.F.C.A. de Pierre Voltz, d'Aix-en-Provence.

Le 30 avril, c'est à Avignon que se transporte la L.N.I., dans la salle polyvalente Champfleury qui est en réalité un gymnase. La représentation s'inscrit dans le cadre du programme «Sports et Culture», mais c'est la première fois qu'on y présente du théâtre. Peu importe! Près de 250 spectateurs, malgré le congé du 1er mai, assistent à cette unique soirée à Avignon.

Le Centre socio-culturel de Poitiers-Ouest constitue l'étape suivante, du 6 au 10 mai. La veille de la première représentation, un match surprise attend les comédiens de la L.N.I., car l'équipe locale du Stade Poitevin Hockey Club, une véritable équipe de hockey sur glace, attend les Canadiens de pied ferme, sans doute mystifiée par le sigle L.N.I. Forcés de s'exécuter, nos comédiens et comédiennes subissent une amère défaite de 22 à 4. Et il ne s'agissait que d'une rencontre amicale ... 150 personnes accueillent la L.N.I. dans son élément, à la Salle de la Blaiserie. De nombreux membres de l'équipe de hockey locale assistent pour la première fois à une représentation théâtrale. Vaincus par le coup de patin des improvisateurs québécois, plusieurs d'entre eux s'empressent d'acheter des billets pour les autres soirs.

«Ah! Nos cousins de Montréal, quels petits futés! Dans leurs raquettes du Grand Nord ils ont des idées chaudes plein la cervelle. Voilà-t-il pas qu'ils ont imaginé un jeu pas du tout comme les autres: l'improvisation, menée à un train d'enfer.



L'équipe de Confortès à Paris. Photo: Michel Kimmel (Paris).

Je ne vous dis que cela... C'est entre la foire d'empoigne, les bateleurs de la Foire du Trône, les magiciens de la Commedia dell'Arte...» (Edmée Santy, *le Provençal*, Marseille, 29 avril 1981.)

Les autres représentations attirent encore plus de spectateurs: 300 le lendemain et le surlendemain. Le 9 mai, plus de 400 personnes s'entassent dans la salle. On doit refuser des gens. Le 10 mai, malgré le deuxième tour des élections présidentielles, s'affrontent en matinée, devant 350 spectateurs, l'équipe locale de Poitiers et celle de la L.N.I., pendant trois périodes complètes.

Au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, les représentations débutent le 16 mai et se poursuivent jusqu'au 24 mai, avec relâche le 21. Comble le premier soir, la salle sera presque comble les quatre soirs suivants et archicomble pour les trois dernières représentations, lors des rencontres entre les comédiens québécois et les comédiens français. Dix équipes françaises se sont en effet présentées aux ateliers. Six d'entre elles participeront au spectacle: le Théâtre de l'Unité, des étudiants de l'Université de Vincennes dirigés par Catherine Monod, Alain Knapp et ses élèves, le Petit Atelier, le Groupe Carlo Bozzo et la Compagnie Claude Confortès. Lors de la dernière représentation, en matinée, plus de 500 personnes se pressent autour de l'aire de jeu.

Dernière étape: l'Espace Rose-des-Vents à Villeneuve-d'Ascq, en banlieue de Lille, au nord de la France. Dans cette salle moderne et fonctionnelle de 350 places, la L.N.I. rencontrera pendant deux soirs consécutifs, les 26 et 27 mai, une sélection de comédiens du Nord dirigés par Pierre-Etienne Heymann, inaugurant ainsi le festival



À Paris, les joueurs Yves Desgagnés, Diane Miljours, Claude Laroche, Michèle Deslauriers et Jacques L'Heureux. Derrière, l'organiste Jean-Marc Lavergne. Photo: Michel Kimmel (Paris).



les Provinciales du théâtre.

L'infra-structure d'accueil s'est révélée décevante dans l'ensemble, relevant plus des réceptions et des mondanités. Confrontée à de nombreux problèmes d'ordre publicitaire et technique, la L.N.I. a dû compter généralement sur les contacts déjà établis en pré-tournée pour la mise sur pied de conférences de presse ou de reportages sur les chaînes de radio et de télévision. À cet égard, le malentendu humoristique concernant un véritable match de hockey à Poitiers, ainsi que la confusion entre la L.N.I. et le Théâtre Populaire du Québec faite par l'attaché culturel de l'Ambassade du Canada témoignent d'un profond malaise quant à la coordination sur place d'événements culturels débordant les cadres traditionnels de la culture. Au dire des organisateurs, les représentants culturels canadiens sont peu au courant de l'activité culturelle québécoise ou émettent des jugements de valeur incompatibles avec leur fonction qui est d'être au service des groupes canadiens subventionnés par l'État.

«La conférence de presse [au Centre culturel canadien à Paris] se déroule merveilleusement bien, les journalistes présents se montrent très curieux et intéressés. Nous répondons avec humour à toutes leurs questions. Une seule personne ne semble pas tellement apprécier notre venue et c'est la directrice du Centre culturel canadien. (...) Je ne comprends pas, mais alors vraiment pas. Surtout lorsque j'apprends les raisons prétextées: que notre travail est amateur et pas assez représentatif de la culture de chez nous.»<sup>4</sup>

Du côté français, surtout en cette période d'élections présidentielles, une certaine récupération politique s'est exercée lors des réceptions officielles, au grand dam des invités! Tout comme ici, la couverture régulière des activités de la L.N.I. par les média électroniques français — est-ce dû au caractère «sportif», populaire de l'événement qui rejoint facilement l'auditeur — indique un intérêt marqué pour ce spectacle.

«Cette façon de faire, entre théâtre et sport, a pris naissance à Montréal et obtient depuis à ce point la faveur des foules qu'on y a institué un championnat, avec une coupe, etc. Une invention qui a, si on a bien compris, donné là-bas un souffle d'air frais au théâtre.

Il serait surprenant qu'il en soit de même chez nous qui avons l'habitude de mises en scènes plus ou moins léchées et qui (trop) souvent, pesons «les oeufs de mouche avec des toiles d'araignée».

(J.M. Diricq, *Liberté*, Lille, 28 mai 1981.)

La compétition, moteur du jeu, est, paradoxalement, la bête noire des joueurs, surtout entre les parties, car lorsque le désir de gagner l'emporte sur celui de créer des objets dramatiques intéressants, la L.N.I. montre aux spectateurs le visage d'un jeu théâtral plutôt mesquin. Et quand des mesquineries restent sur le coeur jusqu'en coulisses, des conflits entre joueurs peuvent naître. C'est pourquoi les membres de la tournée, ayant à travailler ensemble quotidiennement pendant un mois, décidèrent de réduire au minimum les embarras de la compétition. Les circonstances de la tournée, il faut le dire, les y aidèrent; il s'agissait d'aller donner en démonstration un jeu et non de (s') organiser un championnat en terrain étranger. De plus, les

4. Yvon Leduc, *Rapport de la tournée européenne du Théâtre de la Ligue Nationale d'Improvisation de Montréal*, avril-mai 1981, p. 14.

membres de la tournée ont décidé que la composition des équipes serait tirée au sort chaque soir. Même si quelques joueurs auraient préféré que les équipes soient au moins fixes à chacune des étapes (afin que pour le public de chaque ville, l'opposition Rouges/Bleus prenne plus de corps), la peur de voir les tensions répétées des parties se prolonger au restaurant et dans l'autobus a porté le groupe à éliminer complètement de la tournée l'idée d'équipes fixes. Bref, la seule tension permanente issue du jeu et qui risquait de déborder venait de la situation d'arbitre d'Yvan Ponton. Lui fut attribuée pendant la tournée la fonction «d'oeil extérieur», à laquelle ses activités de professeur d'improvisation à l'Option Théâtre de Saint-Hyacinthe l'avaient en quelque sorte préparé; avant chaque partie, les joueurs se réunissaient pour l'entendre commenter les improvisations de la veille. De l'avis des joueurs, cette «évaluation continue» a été un facteur important dans le maintien d'une certaine qualité de jeu, apportant un recul nécessaire alors que les parties se succédaient à un rythme qui n'avait rien de commun avec celui des saisons régulières, qui laissent aux joueurs quelques jours pour remâcher leur performance.

Désirant apporter le jeu de la L.N.I. en France un peu comme des rats veulent répandre une peste, les comédiens de la tournée souhaitaient jouer avec des équipes autochtones et, afin que ceux-ci puissent se familiariser avec le jeu, leur ont offert des ateliers préparatoires. Force leur fut de comprendre que le mot «atelier» pouvait, là-bas, porter à confusion. Dans ce pays où le coût de l'enseignement de l'art du comédien est prohibitif, l'annonce d'ateliers gratuits en improvisation eût pour effet d'attirer, le premier jour d'atelier à Mérignac, quelque quarante personnes dont la plupart n'avaient pas vu la partie de la veille et qui, de toute façon, n'étaient pas intéressées à la L.N.I. Responsable de l'atelier, Robert Gravel anima l'ensemble du groupe mais le lendemain, ne furent invités à rester que les comédiens ayant l'intention de jouer.

À Poitiers, la publicité auprès des comédiens ayant été faite avec plus de précision, les ateliers, qui duraient toute la journée, purent remplir avec plus d'efficacité leur



Pendant une improvisation dramatique. Francine Ruel, Jocelyne Goyette et Yves Desgagnés. Photo: Michel Kimmel (Paris).



fonction première. Si de nombreux membres de la tournée participèrent aux ateliers, l'animation fut prise en charge principalement par Robert Gravel, Yvan Ponton, Francine Ruel et Claude Laroche.

À Paris, le seul problème que connurent les ateliers fut celui du nombre de participants: environ quatre-vingt-dix comédiens se sont présentés aux séances d'entraînement. Ils finirent par former dix équipes.

«La Ligue nationale d'improvisation de Montréal à Aubervilliers. L'intervalle du théâtre, sans Guy Lux mais le talent en plus, de vrais rires, un vrai divertissement qui ne rabaisse pas le public au rang de masse à débilite plus ou moins avancée.» (*L'Étudiant*, Paris, mai 1981).

Au-delà des contingences inhérentes à la L.N.I., plusieurs éléments propres à la tournée conditionnaient le jeu des comédiens. La succession quotidienne des parties, précédées de leurs obligatoires séances d'autocritique animées par Yvan Ponton, jetait des ponts entre les différentes joutes. Cet élément de continuité était renforcé par le fait que, pendant la tournée, la vie professionnelle des comédiens-joueurs n'était orientée que vers ces matches, ce qui, est-il besoin de le préciser, est impossible à Montréal. D'un autre côté, contrairement à ce qui s'était passé à Avignon en 1978, alors qu'un groupe de comédiens québécois sous la tutelle de Michel Garneau (la Fondation du Théâtre Public) avait utilisé l'improvisation à l'intérieur de son processus créateur et où les tensions «hors-scène» entre les divers membres de la troupe avaient souvent servi de base aux improvisations, la tournée de la Ligue n'a pas connu cette situation; si les participants s'entendent pour s'émerveiller de l'étonnante absence de conflits interpersonnels qui a caractérisé la tournée, cela laisse néanmoins ouverte la question de savoir si le type de jeu de la L.N.I. est, de par sa nature, réfractaire à une utilisation brute du vécu communautaire de ses participants. Le changement régulier de public enlevait également aux joueurs la crainte obsédante de la répétition: certains —tel Marcel Leboeuf et sa tronçonneuse (*chainsaw*)— avaient presque mis au point des numéros, quitte après la partie, à s'excuser benoîtement auprès des autres joueurs pour avoir cédé à la tentation de la facilité. La composition sans cesse renouvelée des équipes influait plus sur le travail des entraîneurs que sur celui des joueurs: emplois disparus, duos brisés les obligeaient à mettre au rancart d'éventuels réflexes de distribution. Quant au rendement général des joueurs, il était soumis à l'habituelle cyclothymie du théâtre; si la première représentation dans chaque ville (sauf Paris où la nervosité a fait des siennes) était électrisante, le jeu ramollissait par la suite pour retrouver un nouveau sommet vers la fin.

Mais la grande appréhension de la tournée était le jeu contre des équipes locales. Le premier contact avec des joueurs français eût lieu dans des circonstances qui ne permettaient pas de vraiment conclure quoi que ce soit; en effet, après la dernière partie à Mérignac, l'équipe gagnante joua une quatrième période dite «d'exhibition» contre une timide équipe locale. Il allait en être autrement à Marseille où deux équipes, constituées à l'avance, s'étaient solidement préparées au jeu en étudiant le vidéo *Rouges et Bleus* (l'enregistrement d'une partie lors de la première saison). Sûrs de leur connaissance du jeu, ils déclinèrent poliment l'offre des ateliers d'entraînement. La présence de deux équipes françaises pour une seule partie mixte posait un problème qui fut résolu grâce à la mise au point de la «Formule Mar-

seille»: la première période mettait aux prises les deux équipes françaises, la seconde, les deux équipes québécoises et la troisième et dernière période permettait aux équipes victorieuses française et québécoise de se rencontrer. La «formule Marseille», permettant une sorte de mini-série en un seul match, produisait des joutes enlevées et allait être employée à Paris.

Après Marseille, il fut clair pour les gens de la tournée que les obstacles que l'on redoutait du côté du jeu et, surtout, du côté du langage, n'étaient que le produit de craintes injustifiées. La seule incompréhension de toute la tournée fut lorsqu'à Lille l'arbitre annonça le thème «Pognés dans le sauna», qu'il fallut traduire par «Pris dans le sauna» à la demande de l'équipe française qui comprenait mal ce qu'une poignée venait faire là...

Pour ce qui est du jeu des Français, tant les journalistes locaux que les participants de la tournée ont eu tendance à le définir en deçà de celui des joueurs québécois. Ceux-ci précisent que les improvisations françaises étaient souvent «à leur remorque» et qu'il fallait leur «laisser de la place». Mais les principaux problèmes en rapport au jeu semblaient venir d'une utilisation de l'improvisation comme processus de travail et non comme produit. D'où une difficulté à s'extérioriser et à installer des personnages, les comédiens ayant souvent des problèmes à improviser autre chose qu'eux-mêmes et à écouter ce que les autres joueurs apportaient afin de bâtir un jeu collectif dynamique. Les corps étaient figés, avec des épisodes de violence mal contrôlée. Les joueurs québécois ont d'ailleurs été frappés par le côté souvent machiste du jeu français; le simple fait de les obliger à avoir trois femmes dans chaque équipe leur paraissait révolutionnaire... Un détail intéressant: les joueurs français avaient tendance à miser sur le référent pour donner du poids au personnage, autrement dit, à faire le président de la République pour contrôler l'improvisation.

Pour ce qui est de l'attitude des comédiens français, les membres de la tournée reprennent la sempiternelle opposition province/métropole. Ce n'est qu'à Paris, selon eux, que certaines personnes du milieu ont manifesté à leur égard une attitude hautaine qui se traduisait par des commentaires du type: «Ce ne sont même pas de vrais comédiens; ils seraient tout à fait incapables de débiter une tirade de Claudel» ou «C'est de la frime; ils savent d'avance quels thèmes vont être pigés». Gilles Sommaire, dans *la Semaine de Charlie* (ex-*Charlie-Hebdo*) décrit de façon aussi amusante que juste l'attitude des indigènes parisiens face à leurs cousins d'outre-Atlantique:

«Alors, justement, nos indigènes, que donna-ce?

Disons d'emblée que ça tint plus des chrétiens jetés aux lions que d'une finale de Coupe à suspense. On en soupçonne quelques-uns de s'être dit que ces barbaresques d'outre-Atlantique n'étaient jamais que les habitants d'un vieux DOM-TOM que les Anglais nous avaient raflé. Et qu'eux, forts d'une tradition quasi millénaire de café-théâtre, lieu entre tous où l'improvisation est reine, n'allaient en faire qu'une bouchée!»<sup>5</sup>

À Paris, grâce à la «formule Marseille», six équipes françaises (quatre équipes sur les dix qui souhaitaient jouer durent être éliminées) purent jouer trois parties.

5. Gilles Sommaire, «C'en est?», dans *la Semaine de Charlie*, no 5, Paris, 11 juin 1981, p. 13.



L'attention du public et des comédiens fut particulièrement captée par l'équipe de Claude Confortès. D'abord parce que lui et son équipe (avec des joueurs comme Jean-Paul Farré et Marianne Sergent) étaient les plus connus du public français et... parce qu'ils étaient les plus agressifs. Pour les membres de la tournée, cette confrontation contre des comédiens connus qui clamaient «On va vous en mettre plein la gueule», le dernier jour de leur séjour à Paris, constituait un challenge inquiétant. Yvon Leduc, dans son rapport sur la tournée, fait le récit de cette rencontre:

«Le match débute... Deux hymnes nationaux seront chantés; celui de l'équipe Confortès et Bozzo, qui est la chanson du «Petit vin blanc», suivie de la nôtre qui est «La Feuille d'Érable». L'atmosphère est survoltée. L'équipe de Carlo Bozzo et celle de Confortès s'affrontent dans la première période. L'équipe Confortès avec Jean-Paul Farré en tête ne cesse de cabotiner mais sans que cela ne donne grand résultat dans les improvisations. Il ne se passe pas grand chose. Le public réagit en lançant ses caoutchoucs; l'arbitre Yvan Ponton sévit et expulse du jeu le joueur Jean-Paul Farré. La tension augmente, surtout lorsque l'équipe Confortès réussit à remporter de justesse la période. Il fait chaud, il y a de l'électricité dans l'air.

Arrive alors la deuxième période où s'affrontent nos deux équipes. En réaction à ce qui venait de se passer entre les deux équipes françaises, nos joueurs sont excités, énervés. Ils attaquent les improvisations avec brio et font une démonstration hors pair. Le public réagit vivement devant autant de complicité et d'adresse. (...)

Maintenant qu'arrivera-t-il en troisième période? Que se passera-t-il lors de cette confrontation qui arrive à son paroxysme? Quelle sera l'attitude de l'équipe Confortès? Le public attend nerveusement; dans les loges règne une grande tension.

La période débute, Jean-Paul Farré revient au jeu. Les comédiens français sont un peu plus disponibles mais pas suffisamment. Le public réagit une fois de plus au cabotinage sans intérêt de certains comédiens. L'arbitre sévit encore une fois, ce qui entraîne l'expulsion du joueur français Olivier Granier. La décision de l'arbitre est entérinée par le public. Nos joueurs réussiront quelques bons coups qui feront apprécier la période par les spectateurs. Le «Score» importe peu. La victoire sera grande surtout lorsque le capitaine de l'équipe Confortès, Marianne Sergent, avouera publiquement que pour elle et pour tous les autres comédiens, notre passage leur aura servi une grande leçon d'humilité! Ces paroles résumaient l'impact du spectacle auprès de la profession théâtrale française qui était venue en grande délégation pour cette dernière représentation parisienne.»<sup>6</sup>

Si le public de la L.N.I. à Paris se rapprochait de celui de la Ligue à Montréal (habitué du théâtre, étudiants, etc.), le public que les comédiens rencontrèrent d'abord en province les surprit quelque peu. Il s'agissait d'un amalgame où se mêlaient familles (avec enfants indisciplinés et lanceurs de claques), abonnés, sportifs, étudiants et l'inévitable représentant de la mairie. Plusieurs spectateurs revenaient de soir en soir; certains même ont suivi la L.N.I. dans ses déplacements.

Ce public a tout de suite compris le jeu et ses à-côtés, sans aucun problème, tapant des mains aux accents de l'orgue, jetant ses claques lorsque mécontent et ne se gênant pas pour crier, une fois leur claque lancée: «Aux chiottes, l'arbitre!», arbitre dont la morgue et la rigueur frappaient le public à un point tel que la majorité de ceux qui étaient appelés à choisir les trois étoiles du match voulaient l'inclure à leur palmarès.

Le public était toujours enthousiaste, même lorsque la partie était médiocre et, attitude fort appréciée des comédiens, était, contrairement au public montréalais,

6. Yvon Leduc, *loc. cit.*, p. 26-27.



très attentif lors des improvisations dramatiques et poétiques. Et, bon prince, il ne manifestait aucun chauvinisme en votant lors des parties opposant Français et Québécois.

«Le maître de cérémonie interviewe l'entraîneur des bleus. Comme Hinault ou Platini, chez nous, après une course ou un match de foot, ou bien comme Lafleur, champion de hockey sur glace, adoré à Montréal, il confie des impressions à chaud: «Je suis très heureux de cette première victoire en terre française».»

(L.F.C., *Centre presse*, Poitiers, 8 mai 1981.)

Mis en appétit avant la tournée par une critique pénétrante de Bernard Dort parue dans *le Monde dimanche* du 28 décembre 1980, après qu'il ait vu une seule partie à Montréal, nous attendions avec impatience de pouvoir consulter le dossier de presse sur la tournée. Alléchée par la nouveauté, pour ne pas dire la folie et la magie de la L.N.I., la presse française a couvert abondamment cet événement: présentation du spectacle, annonce, puis compte rendu. Même le magazine *France Soir* lui a consacré un mini reportage... Nous employons à dessein le terme «compte rendu», car il ne s'agit malheureusement que de cela: comptes rendus descriptifs et louangeurs voisinent des reprises de communiqués ou d'extraits du cahier de promotion. Seules les critiques de *Libération* et de *la Semaine de Charlie* tentèrent de décortiquer les mécanismes du jeu, dépassèrent la portée spectaculaire de ce théâtre sportif pour en montrer les ficelles et les faiblesses, ainsi que l'intérêt.

«Au fil de la soirée l'arbitre eut beau proposer par tirage au sort interposé les thèmes d'improvisation les plus variés, rien n'y fit. Exceptés les n° 4 et 7 bleus (deux as que Carole Laure et Lewis Furey invités d'honneur s'empressèrent de couronner) les joueurs ne provoquèrent que des bravos et rires poussifs, et de larmes point. L'impro tout de go alla à vau l'eau. À court d'idées les joueurs se rabattaient vers des valeurs crassement sûres: le cul, l'imitation «irrésistible» des anges, du Cupidon, des animaux et des homosexuels, variations prévisibles et depuis longtemps répertoriées de l'art gras double.»<sup>7</sup>



Pendant une improvisation bien menée. Pierre-Jean Cuillerier, Diane Miljours, Francine Ruel, Yves Desgagnés et Jocelyne Goyette. Photo: Michel Kimmel (Paris).

7. Jean-Pierre Thibaudat, «Sport + théâtre = match nul», dans *Libération* (Paris), 20 mai 1981, p. 13. Cette critique est parue dans la section des sports.

«C'est sûr que le truc a ses limites. Des limites de temps, qui empêchent peut-être certaines improvisations d'atteindre des dimensions supérieures. Il y a également le problème des improvisations mixtes. C'est souvent là qu'il se passe le plus de choses. Mais pour qu'elles soient bonnes, ça veut dire que les adversaires jouent ensemble. Tellement ensemble qu'il peut devenir absurde de désigner des vainqueurs.»<sup>8</sup>

Dans l'ensemble, la critique française fut frappée par l'importance du sport dans ce spectacle, parlant de *sport théâtral* plutôt que de *jeu théâtral*.

La réaction du public, d'abord, puis celle de la presse et, enfin, celle du milieu théâtral montrent que, paradoxalement, ce spectacle marqué par le folklore — celui du hockey du samedi soir — n'a pas été perçu au premier chef comme folklorique. Claude Confortès, Philippe Avron et Gabriel Garran sont en train de mettre sur pied la F.F.I. (Fédération Française d'Improvisation, allusion aux Forces Françaises de l'Intérieur) et les lundis de l'été 1981, une quarantaine de comédiens français s'entraînaient au jeu à Aubervilliers. La F.F.I. se veut une extension fidèle et orthodoxe de la L.N.I. (même scénographie, même décorum); pas question de créer une adaptation dont le référent serait le soccer. À l'automne 1981, un groupe de stagiaires de l'A.T.A.C. (Association Technique pour l'Action Culturelle) doit venir, dans le cadre des échanges de l'Office franco-québécois, pour étudier le rapport spectacle/spectateurs dans le théâtre au Québec, et à la L.N.I. surtout.

Le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers a réinvité la L.N.I. pour un mois et les endroits déjà visités en province voudraient la ravoir pour des engagements de deux semaines et plus. La Ligue a été invitée à participer au Festival d'Automne de Beaubourg à Paris et au prochain Festival d'Avignon. La tournée française de la L.N.I., et particulièrement son étape parisienne, ont donné au spectacle une audience internationale qui n'était pas prévisible au premier abord: si une invitation aux Journées canadiennes de Strasbourg paraît presque aller de soi, les invitations à aller se produire au Festival du Jeune Théâtre à Liège, au B.I.T.E.F. (Festival international de théâtre de Belgrade) en Yougoslavie, en Italie, au Riverside Studio à Londres et au Café La Mamma à New York (fallait bien passer par Paris...) sortent un peu plus de l'ordinaire. Que le spectacle fasse des émules et qu'il provoque cette pluie d'invitations témoigne d'une sorte de prise au sérieux de ce phénomène théâtral qui dépasse l'intérêt un peu condescendant accordé à l'exotisme. Nous croyons que l'on peut dire que, oui, les rats ont débarqué leur peste.

**pierre lavoie et paul lefevre**

8. Gilles Sommaire, *loc. cit.*